

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

# **HISTORIQUE**

**DU**

**68<sup>e</sup> Régiment Territorial**

**d'Infanterie**

par Albert **RIVAUD**

\* \* \*

Imprimerie -Librairie Militaire Universelle

**L. FOURNIER**

264 Boulevard Saint-Germain

**Paris - 1921**

\* \* \*

## **TABLE DES MATIÈRES**

---o---

1. De la mobilisation au départ pour le front.....	3
2. Soissons.....	6
3. Attichy.....	10
4. La bataille de la Somme.....	13
5. Le repli allemand.....	16
6. Le Chemin-des-Dames.....	18
7. Les derniers jours.....	23
ANNEXE.....	26

---o---

# **HISTORIQUE**

## **DU 68<sup>e</sup> Régiment Territorial**

### **d'Infanterie**

---0---

Bien qu'on n'ait guère parlé d'eux, les régiments territoriaux, on le sait, ont fait bravement leur devoir, dans des circonstances parfois tragiques et souvent pénibles. Le 68<sup>e</sup> régiment ne fait pas exception à cette règle, et si les aînés ne peuvent pas inscrire sur leur drapeau, comme leurs cadets du 125<sup>e</sup> et du 325<sup>e</sup>, le nom de maint combat où leur intervention fut décisive, ils n'en peuvent pas moins rappeler avec fierté leurs souvenirs. C'est pour les y aider qu'on a écrit ce simple récit. Il est incomplet, parce que beaucoup de documents qui auraient permis de le préciser ont péri le **27 mai 1918**. Mais les anciens combattants du 68<sup>e</sup> y trouveront du moins, avec la mention des faits principaux, une occasion d'évoquer leurs impressions de jadis.

## **I**

### **De la mobilisation au départ pour le front**

Le 68<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie dont le dépôt, à **Poitiers**, est commun avec ceux des 125<sup>e</sup> et 325<sup>e</sup> régiments, était recruté, presque en entier, lors de la mobilisation, dans **le Poitou** et dans **les Deux-Sèvres**.

Quelques éléments, provenant de **l'Anjou** ou du **Limousin**, ne modifiaient pas le caractère essentiellement poitevin, qu'il a gardé presque jusqu'à la fin de la guerre. Une de nos plus vieilles provinces y manifestait, avec force, son originalité propre. Venus de tous les villages du **Poitou** et de **Poitiers** même, beaucoup de soldats se connaissaient entre eux, depuis longtemps. Ceux de **Lusignan**, de **Neuville**, de **Couhé**, de **Vivonne** se retrouvaient sous l'uniforme, comme de vieux amis. Le régiment formait ainsi, dès le début, comme une vraie famille, avec ses traditions et son esprit. Par la suite, les renforts amenés de toutes les régions de **la France** ne modifièrent que lentement la physionomie primitive. Les nouveaux venus étaient vite assimilés par le milieu. Ils en prenaient les habitudes d'ordre, de propreté, de conscience, de tranquille et patiente énergie. Près de 70 p. 100 des hommes étaient des cultivateurs ; connaissant la terre, ils l'aimaient et ils étaient prêts, d'instinct, à la défendre, comme leur bien propre.

Au départ, le **10 août 1914**, l'effectif était considérable : 41 officiers, 3048 sous-officiers et soldats.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

La mobilisation s'était faite, comme partout, dans un ordre absolu, malgré le déchirement de la grande séparation, plus sensible pour tous ces hommes des classes **1900 à 1890**, dont la plupart étaient mariés et pères de famille. Beaucoup d'entre eux avaient leurs fils dans les régiments actifs, et ils étaient fiers d'aller à la guerre, comme leurs enfants. Naturellement, personne n'imaginait ce que serait cette guerre. Tous croyaient qu'elle serait courte. Certains pensaient que les territoriaux n'auraient pas à combattre. D'après le carnet de mobilisation, le 68<sup>e</sup> devait fournir la garnison d'une place forte « de deuxième urgence » et le bruit s'était répandu bien vite, que cette place forte, c'était **Paris**.

L'embarquement commença le **10 août 1914**. A 16 heures, le 3<sup>e</sup> bataillon quittait **Poitiers**, escorté jusqu'à la gare par un grand concours de population enthousiaste et attendrie. Le **11**, à 13 h.50, c'était le tour du 2<sup>e</sup> bataillon et à 21 heures celui du 1<sup>er</sup> bataillon et de l'État-Major du régiment. Le voyage dans les wagons sommairement aménagés, fut joyeux, sous l'impression de nos premiers succès d'**Alsace**. On applaudissait les trains chargés de troupes et de canons : un grand enthousiasme faisait battre tous les cœurs, au spectacle de notre force organisée. D'**Ivry**, où les convois s'arrêtèrent, les bataillons, successivement, gagnèrent, à pied, leurs premiers cantonnements, dans la banlieue Est de **Paris**. Marche longue et pénible, suivie, tout le long du parcours, par les démonstrations de la foule, qui acclamait les soldats, les chargeait de fleurs et de provisions. Le 3<sup>e</sup> bataillon fut d'abord réparti entre **le fort de Chelles** et les villages de **Pomponne**, **Thorigny** et **Carnetin**. Le 2<sup>e</sup> bataillon occupait le **12 août**, **le fort de Vaujours**, les villages de **Villeparisis**, du **Pin** et de **Villevaudé**. Le 1<sup>er</sup> bataillon restait à **Chelles**, avec l'État-Major du régiment.

Jusqu'aux derniers jours d'**août 1914**, le 68<sup>e</sup>, pendant que se déroulait la grande bataille des frontières, a mené dans ces paisibles et riants villages de la grande banlieue, la vie de garnison. Mais ces instructions sur la tenue, sur les honneurs, ces manœuvres en rangs serrés, ce maniement d'armes, ces revues prescrites par le gouverneur militaire d'alors, n'ont pas été inutiles. Elles ont réveillé les vieilles habitudes de discipline, assoupli les cadres, permis au lieutenant-colonel **de CASTRIES** de reprendre le contact du régiment et d'assurer son autorité. Parfois, les exercices semblaient puérils, à cette heure d'extrême danger. Pourtant leur action s'exerçait à l'insu des hommes : instinctivement les vieux soldats, retrouvant les souvenirs de la caserne, cadençaient leur marche, redressaient leur taille, prenaient conscience de faire partie d'un corps unique, dont l'âme collective commençait à s'affirmer.

Le régiment formait alors, avec le 66<sup>e</sup> territorial, la 170<sup>e</sup> brigade, sous le commandement du général **TARIEL**. La 170<sup>e</sup> et la 169<sup>e</sup> brigade constituaient la 85<sup>e</sup> division territoriale, commandée par le général **CHAPEL**. La division défendait la région Est du camp retranché de **Paris**.

Cependant, à la fin d'août, les rumeurs de la bataille s'étaient rapprochées. A **Chelles**, à **Thorigny**, les trains passaient sans relâche, trains de blessés, trains de renforts et de matériel. Déjà, des figures suspectes apparaissaient dans les villages, qui, peu à peu, se vidaient de leurs habitants. Depuis le **20 août**, l'exode lamentable des populations du **Nord** avait commencé. Les réfugiés passaient maintenant par milliers, à pied, ou dans des véhicules de toute sorte, traînant d'invraisemblables bagages, encombrant toutes les routes, annonçant tragiquement l'approche de l'invasion. Parfois passaient des égarés, des éclopés, des fuyards, tout chauds encore de la bataille dont ils sortaient. Le **28 août**, enfin, arrivait le premier ordre d'alerte. Le régiment envoyait d'abord des postes de surveillance sur la ligne **Lizy – Fresnes**. Puis deux compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon étaient dirigées sur **Claye-Souilly** et sur **Compans**.

Le **1<sup>er</sup> septembre**, le lieutenant-colonel recevait la mission d'organiser, avec le 68<sup>e</sup> et avec deux bataillons du 87<sup>e</sup> territorial, placés sous ses ordres, la surveillance et la résistance entre **l'Oise** et **la**

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

**Marne**, du **canal de l'Ourcq à la Glaisière**, et d'assurer la garde des **ponts de Charmentray et de Trilbardou**. Le régiment, momentanément enlevé à la garde du camp retranché de **Paris**, passait à la VI<sup>e</sup> Armée et il était mis sous les ordres directs du nouveau gouverneur militaire de **Paris**, le général **GALLIENI**. Les ouvrages sommaires, construits par le génie sur le front du 68<sup>e</sup> étaient occupés : les mitrailleurs du régiment, qui venaient de recevoir leur armement, mettaient leurs pièces en position. Le lieutenant-colonel avait transporté son poste de commandement à **Montjay**, puis à **Villevaudé**.

Dans la journée du **5**, la canonnade qui grondait sourdement depuis quelques jours, s'était rapprochée. Des hauteurs de **Montjay**, on pouvait suivre l'éclatement des fusants, du côté de **Dammartin**. A chaque instant passaient des blessés, que soignaient les médecins du 68<sup>e</sup>. Dans la **nuite du 5 au 6 septembre**, des incendies s'allumaient de toutes parts dans le lointain. Un instant, nos territoriaux ont pu croire qu'ils allaient, eux aussi, affronter le choc de l'ennemi. Cependant, dès le **5**, dans la soirée, le lieutenant-colonel **de CASTRIES** apprenait, par l'ordre n° 11 de la 85<sup>e</sup> division que la I<sup>re</sup> Armée allemande, inflexible sa marche vers l'**Est**, se dirigeait sur **la Marne**, suivie par les forces mobiles de la VI<sup>e</sup> Armée. Les unités territoriales devaient rentrer dans le camp retranché. Trois compagnies du 68<sup>e</sup> allaient occuper les **forts de Vaujours et de Chelles** et la **poudrière de Sevan-Livry**. Le 1<sup>er</sup> bataillon avait trois compagnies à **Villeparisis** ; les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons tenaient **Villevaudé, Annet, Fresnes, Chelles, Montjay, la Glaisière**. Pourtant, la bataille engagée sur **l'Ourcq et la Marne** continuait sans relâche. C'est le **11 septembre**, dans la matinée, que parvint à **Villevaudé**, l'ordre fameux par lequel le général en chef annonçait à ses armées, la victoire de **la Marne**. La grande bataille avait pris fin, sans que le 68<sup>e</sup> en eût perçu autre chose que de lointains échos. Il ne devait entrer en contact avec l'ennemi qu'à la fin du mois de **décembre**.

**Du 12 septembre au 11 décembre 1914**, pendant trois mois, le régiment est resté dans le camp retranché de **Paris**, occupé à peu près uniquement à des travaux de fortification. La ceinture d'ouvrages provisoires qui défendait **Paris**, ne cessait de s'élargir, autour des vieux **forts de Vaujours et de Chelles**. Après la ligne **Carnetin – Montjay**, ç'avait été le **18 octobre**, la ligne **Dammartin, Rouvres, Saint-Mard, Longperrier**. Le **15 décembre**, le régiment tout entier quittait définitivement le camp retranché, pour s'installer sur la ligne : **Dammartin, Eve, Ver, Beaumarchais, Othis, Longperrier, Moussy-le-Vieux, le Mesnil-Amelot**. L'État-Major du régiment s'établissait à **Dammartin**. La 85<sup>e</sup> division passait à la VI<sup>e</sup> Armée. Ainsi commençait le glissement vers **le Nord-Est**, qui allait, à la fin de l'année, porter le 68<sup>e</sup> dans la région de **Soissons**. Le **16** le régiment était près de **Senlis**, aux environs de **Villeneuve-sur-Verberie** et de **Raray**. Partout, les hommes avaient travaillé, creusé des tranchées, construit des ouvrages de plus en plus complets. C'est là qu'ils ont acquis leur expérience dans les travaux de terrassements. C'est là que se sont formées les équipes de pionniers, habiles à remuer la terre, qui, plus tard, dans tous les secteurs qu'elles ont traversés, ont poursuivi avec opiniâtreté leur obscur et nécessaire labeur.

Au cours de la marche vers **le Nord**, les étapes étaient dures, longues et parfois pénibles. Les voitures de réquisition dont on venait de doter le régiment, ne suffisaient pas à transporter les bagages supplémentaires, dont la troupe peu à peu s'était alourdie. Le sac pesamment chargé fatiguait les hommes, encore peu exercés à la marche. Cependant, on ne voyait pas de traîneurs. A mesure que l'on avançait, l'image de la guerre se faisait plus nette : ici, c'étaient les tombes toutes fraîches de nos morts de la Marne ; ailleurs, les maisons dévastées, incendiées, témoignages visibles de la barbarie ennemie.

## II

### Soissons

Le **25 décembre**, le 1<sup>er</sup> bataillon, cantonné à **Villeneuve-sur-Verberie** était mis à la disposition du 5<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve (général **DESPREZ**). Ce bataillon, après une halte à **Pierrefonds**, arrivait le **26** à **Trosly-Breuil**, dans la vallée de l'**Aisne**. Dès le **27**, il était employé sur le front. Deux compagnies allaient à **Tracy-le-Mont** et au **bois Saint-Mard**. Les deux autres compagnies, roulant avec les premières, restaient en réserve à **Francport** et à **Choisy-au-Bac**. Ainsi l'honneur du premier contact avec l'ennemi revenait au premier bataillon, qui a précédé, de près de trois semaines, le reste du régiment. Les hommes de ce bataillon en ont gardé pendant toute la campagne, une légitime fierté. Tout, dans ce secteur inhospitalier, était fait pour dépayser nos poitevins : le paysage sinistre de l'hiver, les bois dépouillés que les obus ennemis commençaient à ébrancher, les profonds ravins où les projectiles sifflaient sinistrement, la tristesse des cantonnements de repos, la confusion inévitable des premières relèves devant l'ennemi. Pourtant, bientôt les « anciens » s'imposaient à l'estime des zouaves de la 37<sup>e</sup> division, bons juges en fait de courage. En quittant le secteur, le **15 janvier 1915**, le premier bataillon avait mérité les éloges du général commandant la 73<sup>e</sup> brigade. C'est là que le régiment a eu ses premiers blessés : Auguste **FRADET** de la 3<sup>e</sup>, Dominique **MATHURIN** de la 4<sup>e</sup>, Félix **FROUIN**, Paul **GAULT**.

Cependant, le **4 janvier 1915**, le 68<sup>e</sup> tout entier était mis à la disposition du 35<sup>e</sup> Corps d'Armée, auquel, par la suite, il devait être définitivement rattaché. Le **8**, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons, venant de **Villeneuve-sur-Verberie**, cantonnaient à **Pierrefonds**. Le **10**, le 2<sup>e</sup> bataillon arrivait à **Bitry**, le 3<sup>e</sup> était réparti entre **Couloisy**, **Attichy**, **Berneuil**. Le lieutenant-colonel s'installait à **La Motte**, près de **Berneuil**. Une partie des éléments de ces deux bataillons était employée dans les tranchées tenues par les régiments de la 61<sup>e</sup> division. Une autre partie travaillait à l'arrière : entretien des routes, création de tranchées et de boyaux, abattage d'arbres, confection de piquets de réseau.

Le régiment faisait connaissance avec cette vallée de l'**Aisne**, où il allait si longtemps séjourner, avec ses vallons étroits et boisés, et ses hauts plateaux dénudés. Avant l'arrivée du 68<sup>e</sup>, l'ennemi, au prix de durs efforts, avait été délogé des crêtes qui dominent la rive Nord. De **Soissons** à **Tracy-le-Val**, la ligne allemande formait un arc de cercle, appuyé à la tête de toutes les vallées qui descendent vers l'**Aisne**. Nos tranchées couraient à la naissance des ravins, couronnaient les plateaux, pour venir mourir près de **Crouy**, où les positions allemandes gagnaient la rive même de l'**Aisne**. Au début de **1915**, nos positions ne s'échelonnaient pas encore en profondeur. Elles ne comprenaient que 2 ou 3 lignes de tranchées, capricieusement tracées suivant les fluctuations du combat et protégées par de faibles réseaux. Notre commandement faisait alors de grands efforts pour les améliorer. Les travaux étaient vus par les observatoires ennemis. Les obus tombaient sur les positions de **la Cense**, de **Morierval**, de **Malvoisine**, où allaient les corvées du 68<sup>e</sup>. C'est là que fut tué, le **20 janvier 1915**, le soldat **RAMBLIÈRE**, le premier d'une liste qui devait s'allonger bientôt, et que plusieurs de ses camarades furent blessés.

Le même jour, **20 janvier**, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons du 68<sup>e</sup> étaient ramenés à **Hautefontaine** et remis à la disposition du 5<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve. Après un court arrêt à **Berzy-le-Sec**, **Courmelles** et **Noyant**, le 2<sup>e</sup> bataillon était affecté au sous-secteur de Soissons-Saint-Christophe, le 3<sup>e</sup> au sous-secteur de **Villeneuve-Saint-Germain**, à l'est de **Soissons**. Le premier dispositif prescrit par le commandement prévoyait le mélange des unités actives et des éléments territoriaux. Mais,

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

dès le **1<sup>er</sup> février**, le 1<sup>er</sup> bataillon ayant rejoint le reste du régiment, le 68<sup>e</sup>, regroupé tout entier était chargé de garder seul, sur la rive gauche de l'**Aisne**, le sous-secteur de **Villeneuve-Saint-Germain**. Le lieutenant-colonel **de CASTRIES**, établi d'abord à **Villeneuve** même dans la « maison des sœurs », prenait le commandement du sous-secteur, sous les ordres du général, commandant la 55<sup>e</sup> division. La ligne était tenue par deux bataillons : l'un à l'Ouest, occupait **Villeneuve-Saint-Germain** et une petite hauteur bizarrement isolée dans la vallée, au-dessus du village, **la cote 94**. L'autre, à l'Est, tenait la ligne de défense constituée par les remblais et les tranchées de la voie ferrée **Soissons – Reims**, depuis **l'usine Piat** au débouché Est de **Soissons**, jusqu'aux abords de **Vénizel**. Un bataillon était au repos à **Courmelles**.

Les défenses du sous-secteur étaient médiocres. **La vallée de l'Aisne**, assez large en cet endroit, avec ses prairies basses, coupées de marécages se prête mal à l'établissement de tranchées et de réseaux. Impossible d'occuper la berge elle-même, que l'ennemi installé sur les pentes de la rive droite, tient sous le feu de ses fusils. Le travail de jour est à peu près impossible. Au reste, l'eau envahit les tranchées à mesure qu'on les creuse. Dans la plaine, il faut se contenter de gabionnades de fortune, dont la saillie fait une cible admirable pour les canons ennemis. L'artillerie allemande domine la nôtre par le nombre et par le calibre des pièces. Aux crises périodiques d'activité de nos 75, elle répond par de furieux bombardements avec du 150. De ses observatoires hauts perchés au-dessus de **Crouy** et de **Bucy-le-Long**, elle surveille tous nos mouvements. Nos hommes ignorent encore la prudence indispensable. De tous les cantonnements s'élèvent des fumées : des lumières circulent la nuit ; les voitures mènent grand bruit sur les routes.

Le poste de commandement, bien en vue dans la partie la plus haute du village, fut immédiatement bombardé. C'est là que l'officier téléphoniste, le lieutenant **MICHOT**, un vieux colonial, à peine revenu, sur ces instances, après une sérieuse maladie, fut mortellement blessé le **5 février** par un éclat d'obus, qui contusionnait également le lieutenant-colonel **de CASTRIES** et son ordonnance. Il fallut, sur l'ordre du général commandant le 5<sup>e</sup> groupe de divisions, transférer à **Soissons** même, dans le faubourg de **Reims**, ce poste trop exposé.

La rivière forme entre nos positions et celles de l'ennemi un obstacle en apparence infranchissable. Le passage ne semble possible qu'en un point, sur lequel se concentrent les efforts de la défense et ceux de l'assaillant. Avant de pénétrer dans **Soissons**, l'**Aisne** remonte vers le Nord, et décrit une courbe autour d'un îlot triangulaire, séparé de la rive gauche, par un étroit canal. Sur la rive gauche, du bord de l'**Aisne** et du canal, une petite construction délabrée abrite la machine élévatoire qui alimente en eau la ville de **Soissons**. L'ennemi, qui ne l'ignore pas, couvre de projectiles les abords de la « pompe hydraulique ». L'île est plate, couverte de prairies marécageuses, sauf à la pointe Nord, où se trouve un petit bois de hauts peupliers. Tour à tour, Français et Allemands avaient tenté de s'y installer. Nous y avons creusé à l'Est et vers le centre, quelques éléments de tranchées, où la section établie dans le bâtiment de la pompe hydraulique, détachait de petits postes. Des patrouilles visitaient ces postes, et longeaient, la nuit, le bord de la rivière. Or, les Allemands passaient facilement dans l'île, à l'aide d'un bac, caché à nos vues par les arbres, que notre artillerie avait essayé en vain d'incendier. Dans l'intervalle des relèves, ils allaient parfois visiter nos tranchées, y installer des pétards. Dans la matinée du **26 février** deux hommes d'une de nos patrouilles ont été coupés de leurs camarades et ont été faits prisonniers. Le **6 mars**, l'ennemi, en force, tentait, après un violent bombardement d'enlever un de nos petits postes. Il était repoussé à coups de fusil, par les occupants, sous le commandement du sergent **HUIN**. Une autre fois, une ronde conduite par le lieutenant **de BEAUREGARD** repousse une patrouille ennemie.

Mais le plus souvent, l'ennemi se contente de bombarder nos tranchées et les villages que nous tenons. Il prend pour cibles, **les faubourgs de Soissons, l'usine Piat, la cote 94, Villeneuve, la**

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

**Petite Chaumière, Belleu, la voie ferrée**, grande artère de ravitaillement de tout le secteur. Nos batteries de **Belleu** et de **l'usine Piat** ripostent énergiquement. Parfois un isolé que son service oblige à longer la rivière est poursuivi à coups de fusil, par d'invisibles tireurs.

Pourtant, le travail d'organisation est poussé avec énergie, malgré le manque de matériel et le mauvais temps. Le jour on aménage les tranchées et les abris le long de la voie ferrée, ou sur **la cote 94**. La nuit on travaille dans la plaine, autour de **Villeneuve** aux abords de la pompe hydraulique. Le génie ne fournit encore que peu de matériel et d'outils, mais on trouve à **l'usine Piat**, à **Soissons**, de quoi fortifier nos positions. De petits wagonnets qui roulent sur la voie ferrée amènent les matériaux tout le long de la ligne principale de défense. Le 68<sup>e</sup> avait pris un secteur informel : il laissera à l'unité qui vient le relever, des tranchées, des abris, une organisation déjà solide.

Le régiment est demeuré là jusqu'au **25 mars 1915**. Il a assisté, sans bouger, à la relève de la 55<sup>e</sup> division par la 63<sup>e</sup>. Des deux divisions, il a obtenu des témoignages flatteurs de satisfaction. Il a perdu pendant cette période : 1 officier, 2 sous-officiers, 7 soldats tués ; il a eu 25 blessés, dont 1 officier. Il n'a guère moins souffert par la maladie que par le feu. L'hiver extrêmement rude, l'absence d'abris confortables, de couvertures et d'effets chauds en quantité suffisante se sont faits durement sentir. Les uniformes du départ tombaient en loques. C'est au mois de juin seulement qu'est arrivée la nouvelle tenue bleu horizon.

Le **25 mars**, le régiment était relevé et ramené dans les cantonnements de **Chaudun, Saint-Pierre-Aigle** et **Dommiers**. Là, il devait être employé à la construction de la troisième position, établie sur les plateaux de la rive gauche de **l'Aisne**. Chaque jour, de grand matin, les bataillons quittaient leurs cantonnements, pour travailler aux ouvrages piquetés par le génie. Il fallait creuser des kilomètres de tranchées, construire des abris, installer des kilomètres de réseaux. Le travail était pénible sur ces vastes plateaux dénudés, balayés par le vent d'Est. Il semblait interminable, car les plans du génie ne cessaient de changer. Mais le soir, les hommes de **Saint-Pierre-Aigle** et de **Dommiers**, retrouvaient leurs cantonnements dans les riants et paisibles villages ; aux heures de repos, ils allaient dans les bois tout proches, sous les premières verdure de printemps.

Le **17 avril**, en exécution d'un ordre du 5<sup>e</sup> groupe de divisions, en date du **11 avril**, le 68<sup>e</sup> repartait pour le front. Il allait, cette fois, à l'ouest de **Soissons**, dans le sous-secteur de **Pernant – Vaux – Mercin**, où il relevait le 66<sup>e</sup> territorial. Le poste de commandement du lieutenant-colonel était à **Vaux**. Le régiment trouvait là un secteur à peu près complètement organisé, où il n'avait qu'à entretenir et perfectionner les travaux existants. De nouveau, il était en bordure de **l'Aisne**, mais un terrain solide remplaçait les prairies de **Villeneuve**. Au pied des pentes assez rapides sur lesquelles l'ennemi était installé, le village de **Pommiers**, sans cesse battu par nos canons, alignait, le long de **l'Aisne**, ses maisons dévastées. Le pont qui franchit la rivière à hauteur de **Pommiers** avait été détruit. Mais, sur ses piles intactes, l'ennemi pouvait jeter un tablier de fortune et tenter un passage qui l'eût mené rapidement jusqu'à **Mercin**. Il fallait une surveillance continuelle. Pendant le séjour du 68<sup>e</sup>, l'ennemi n'a manifesté son activité que par des bombardements quotidiens sur nos tranchées et sur les trois villages de **Pernant**, de **Mercin** et de **Vaux**. **Du 17 avril au 20 mai**, le 68<sup>e</sup> a eu 6 morts et 20 blessés, dont 2 sous-officiers. Le **10 mai** il était relevé par le 66<sup>e</sup> et rentrait dans ses cantonnements à **Chaudun, Saint-Pierre-Aigle** et **Dommiers**. Il y est resté jusqu'au **3 juin**, poursuivant ses travaux de fortification sur les plateaux.

A ce moment, la VI<sup>e</sup> Armée préparait une offensive dans la région de **Tracy-le-Mont**, près de **la ferme Quennevières**. Une première fois, le **3 juin**, le 68<sup>e</sup> était dirigé sur les villages de **Ambleny, Ressons-le-Long** et **Courtieux**, pour y rester en réserve du 7<sup>e</sup> Corps chargé d'appuyer l'opération du 35<sup>e</sup> Corps. Par suite de divers contre-ordres, les dispositions n'ont été réalisées, d'une manière complète que dans la matinée du **10 juin**. On sait, que l'attaque, exécutée le **16**, ne donna pas les

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

résultats escomptés. Le 68<sup>e</sup> n'eut pas à suivre une progression presque immédiatement arrêtée par le barrage ennemi. De leurs tranchées et de leurs cantonnements, nos hommes avaient pu voir la préparation d'artillerie française et la riposte allemande. Le soir du **16**, ils avaient vu le ciel embrasé par les fusées et les éclatements, les hauts panaches de fumée des torpilles, le spectacle grandiose et terrible qu'ils allaient bientôt connaître de plus près.

Le **21 juin**, après une alerte de 6 jours, le bataillon de **Ressons-le-Long** se portait sur **Montgobert**, tandis que les bataillons d'**Ambleny** et de **Courtieux** retournaient à **Saint-Pierre-Aigle** et à **Dommiers**. Mais, dès le **29 juin**, l'État-Major et le 2<sup>e</sup> bataillon étaient dirigés sur **Trosly-Breuil**, tandis que le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> bataillon allaient cantonner à **Chelles**. Tout le régiment était mis à la disposition du 35<sup>e</sup> Corps d'Armée, pour l'aménagement des tranchées nouvellement conquises sur le **plateau de Quennevières**. Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons, répartis entre les 37<sup>e</sup> et 61<sup>e</sup> divisions, travaillaient à l'organisation du nouveau secteur. Le 2<sup>e</sup> bataillon cantonné à **Trosly**, préparait, sous la direction du génie, une deuxième position entre **Lamothe** et **Couloisy**. La relève de la 37<sup>e</sup> division par la 126<sup>e</sup> brigade, le **7 juillet** n'amenait pas de changement dans cette organisation. Mais le **9 juillet**, les éléments du 68<sup>e</sup>, d'abord repartis entre les 3 sous-secteurs tenus par le 35<sup>e</sup> Corps d'Armée entre **l'Oise** et le **ravin de Puisaléine** à l'Ouest jusqu'à la limite ouest du front du Corps d'Armée. Le **11 juillet**, le 1<sup>er</sup> bataillon occupait le **parc du château d'Offémont**, les **carrières de la ferme Carrière**, de **Tracy-le-Mont** et d'**Ecafaut**. Le 3<sup>e</sup> bataillon, bivouaqué à **Saint-Crépin-aux-Bois**, détachait aussi une compagnie à la **carrière d'Ecafaut**. Un peu plus tard, le **16 juillet**, le 2<sup>e</sup> bataillon avait deux compagnies à la **carrière Prat**, une compagnie à **Tracy-le-Mont**, une compagnie à **Rethondes**. Jusqu'au **25 juillet**, le régiment n'a fait que fournir des travailleurs aux unités en ligne. Mais, après la relève de la 126<sup>e</sup> brigade par la 121<sup>e</sup>, il a participé directement à la défense du secteur. Du **ravin de Puisaléine** jusqu'au **ravin de la Faloise**, la 121<sup>e</sup> brigade tenait la première ligne avec 2 régiments et le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs territoriaux. Désormais, les compagnies du 68<sup>e</sup> venaient s'intercaler entre les compagnies actives. On les trouvait au **poste Niessel**, aux **tranchées Cafendre**, **Sigonnet**, **Guilleminet**, **Beaublet**, **Houpert**. Les bataillons roulaient entre eux pour le service : le bataillon de réserve avait quitté **Saint-Crépin-aux-Bois**, pour venir bivouaquer dans le **parc d'Offémont**, au **carrefour de Sainte-Croix**, en réserve de division. Le poste de commandement du lieutenant-colonel était installé à la **Faisanderie du parc d'Offémont**.

Pour la première fois, le régiment occupait un secteur agité, sur lequel l'ennemi irrité de notre petite avance du mois de juin, continuait à faire pleuvoir les projectiles. Grâce à l'activité infatigable du colonel **NIESSEL**, commandant la 121<sup>e</sup> brigade, l'organisation était bonne : tranchées profondes, abris à l'épreuve. Mais le bombardement ennemi détruisait chaque jour un peu de l'œuvre de la veille. Sur ce vaste plateau, balayé par les obus, où les mines avaient creusé d'énormes entonnoirs, le ravitaillement, depuis le **poste Niessel**, était difficile. Les corvées d'eau, de matériel, de vivres y circulaient avec mille peines, sur les pistes et dans les boyaux. Les trajets semblaient interminables, sous le soleil ardent. L'ennemi était à quelques mètres des tranchées de première ligne. Par endroits, une mince barrière de sacs à terre nous séparait seule des Allemands. Les grenades à fusils, les torpilles, dont c'était le début, tombaient sans relâche. A chaque instant, la terre tremblait des puissantes et sourdes explosions. Les lourds panaches de fumée jaune montaient vers le ciel, illuminé chaque soir de la flamme multicolore des fusées. Les tranchées constamment bouleversées étaient toutes pleines encore des traces de la bataille du **16 juin**. Les cadavres de nos zouaves pourrissaient dans l'épaisseur des parapets, à peine recouverts d'une mince couche de terre. Dans ce paysage désolé, dominé par les ruines de la **ferme Quennevières**, il fallait travailler sans relâche, fournir, nuit et jour, des corvées épuisantes.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

La fatigue était grande, mais tous faisaient de leur mieux.

Le **16 août**, le 3<sup>e</sup> bataillon du 68<sup>e</sup> relevait en première ligne à la gauche du secteur, de **la tranchée Laparra à la carrière Mingasson**, le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs territoriaux. Le 68<sup>e</sup> a eu alors deux bataillons en ligne et un bataillon en réserve, occupé au **bivouac de Sainte-Croix** à des travaux de clayonnage et de transport. Il en a été ainsi jusqu'au **17 septembre**.

Pendant cette période, le 68<sup>e</sup> a perdu un officier (le capitaine **LAVAUD**, commandant la 3<sup>e</sup> compagnie), deux sous-officiers et cinq soldats. Il a eu 32 blessés, dont un officier.

### III

#### Attichy

Le **17 septembre 1915**, le lieutenant-colonel recevait l'ordre de se porter sur **Attichy**, avec deux bataillons, pour occuper avec le 265<sup>e</sup> régiment de réserve, le sous-secteur C 4, compris entre les deux **ravins de la Faloise et de Bitry**, au nord d'**Attichy**. Le 2<sup>e</sup> bataillon restait provisoirement en ligne, dans le sous-secteur C 3 où il continuait à occuper **la tranchée des Tirailleurs, la tranchée Beaublet, la ferme Carrière**.

Ce sous-secteur, où le 68<sup>e</sup> allait demeurer jusqu'au **27 avril 1916**, forme un plateau compris à l'Est et à l'Ouest entre deux ravins, à l'Ouest **le ravin de la Faloise**, à l'Est, celui de **Saint-Pierre-de-Bitry**.

Le plateau domine au Sud par des pentes boisées, **la vallée de l'Aisne**. Nos tranchées le coupent à environ 3 kilomètres au nord d'**Attichy**, d'une longue ligne sinueuse, qui rejoint à l'Est et à l'Ouest, les deux ravins. Plus loin, dans les lignes allemandes, caché par une dépression du plateau, il y a le village de **Moulin-sous-Touvent**. Les positions ennemies dominent les nôtres, établies à mi-pente, et au-dessus desquelles un vaste glacis forme l'horizon. Notre artillerie est disposée dans les ravins : une batterie de 75 de chaque côté, 8 pauvres canons, dont la voix grêle est aisément dominée par les 150 allemands. Au loin se dressent les arbres décharnés de **Moulin-sous-Touvent**, quelques murs ruinés, et à l'horizon, une grande ferme, derrière laquelle il y a des batteries ennemies. Primitivement, la partie Ouest du sous-secteur (côté de **la Faloise**) était tenue par un bataillon du 265<sup>e</sup>. Le front de droite (côté du **ravin de Saint-Pierre de-Bitry ou des Peupliers**) est tenu par un bataillon du 68<sup>e</sup>. L'autre bataillon est en réserve dans les tranchées de seconde ligne.

Le terrain avait été préparé pour une attaque française, à laquelle on avait renoncé. Deux larges boyaux desservent les tranchées de chaque côté de la route **Attichy – Moulin-sous-Touvent** : deux lignes principales de tranchées avec de nombreuses communications secondaires coupent le plateau. Plusieurs grandes places d'armes ont été aménagées ; en première ligne il y a plus de 50 sapes préparées pour amorcer une parallèle de départ. Mais, il reste de nombreux travaux à effectuer : point d'abris à l'épreuve en seconde ligne ; les tranchées de première ligne sont nivelées sans cesse par le bombardement ennemi. Dans la partie droite du secteur, le terrain mouvementé rend possible une surprise allemande, contre laquelle il faut se prémunir. Sur la pente qui monte vers la ligne ennemie, le réseau enchevêtré est en grande partie détruit par les obus. Il faudrait le rétablir. Le commandement a prévu l'aménagement de nombreux centres de résistance en seconde et en troisième ligne, la création d'abris profonds. Mais surtout, il faut entretenir les tranchées. La terre argileuse de ces plateaux donne une boue épaisse, qui ne sèche point. Dès qu'il pleut, la circulation

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

dans les boyaux devient difficile. Il faut creuser des puisards, clayonner, réparer sans cesse les parapets éboulés. Vrai travail de Pénélope, détruit ou endommagé, à peine est-il achevé.

Mais, ce sous-secteur, qui lui appartenait en propre, le 68<sup>e</sup> sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel **de CASTRIES**, s'était mis aussitôt à l'aménager avec un soin minutieux. C'était sa propriété, son domaine : il y voulait des routes bien tenues, des communications faciles, des abris sûrs et confortables. Les ouvriers de métier ne manquaient pas, terrassiers, maçons, charpentiers, formant dans chaque compagnie et à la compagnie hors rang, des équipes de pionniers éprouvés. Les qualités de patience et de conscience de la race poitevine se manifestaient à l'aise dans ce secteur, qui semblait une colonie du **Poitou**, et où les noms mêmes des tranchées et des boyaux rappelaient les paysages familiers de la terre natale. Le soir, dans les abris, parmi la fumée des pipes, le patois du pays jetait sa note traînante et douce. Un petit journal que le capitaine de la 6<sup>e</sup> compagnie avait réussi à composer et à tirer avec quelques collaborateurs improvisés, apportait un peu de l'air du pays. Malgré les intempéries, malgré le danger, la bonne humeur narquoise n'avait pas disparu. C'est d'une voix presque joyeuse que les corvées de soupe ou de munitions, se croisant dans les boyaux sordides échangeaient les vieilles plaisanteries, les jurons familiers. Sans doute, des éléments du dehors arrivaient peu à peu, par le hasard des renforts pour boucher les vides creusés par les pertes ou la maladie. Mais ces Parisiens, ces Picards, ces Normands, ces Méridionaux, accueillis d'abord avec un peu de méfiance, étaient vite assimilés par le milieu. Même les « mauvaises têtes » venues des autres régiments, étaient forcées de s'adapter.

Jusqu'au **23 octobre 1915**, le 68<sup>e</sup> a partagé la garde du sous-secteur avec le 265<sup>e</sup> régiment de réserve, qui occupe la partie ouest, pendant longtemps la plus menacée. Après la relève de la 121<sup>e</sup> brigade par la 122<sup>e</sup>, le 68<sup>e</sup> aura seul à tenir le front tout entier, pendant cinq mois consécutifs, jusqu'au **4 mars 1916**. Deux bataillons accolés tiennent la ligne, l'un à droite, l'autre à gauche : un bataillon demeure au repos à Attichy. Cela fait 15 jours de secteur, 8 jours de repos pour chaque bataillon.

La vie des secteurs passifs n'offre pas, comme celle des secteurs « d'attaque », matière à des héros éclatants. Mais que d'actes obscurs de dévouement et d'énergie ! Un jour, c'est un abri qui s'effondre sous les obus et que les voisins, sous le bombardement qui se prolonge, travaillent aussitôt à déblayer. Ce sont des blessés que chacun s'ingénie à secourir, sans souci du danger. Ce sont, chaque matin, les patrouilles allant explorer au petit jour, le réseau allemand. C'est un sergent enlevant une pancarte dressée par l'ennemi pour inviter les nôtres à la désertion. Ce sont les occupants d'un petit poste, à la droite du secteur, chassant à coups de fusil et de revolver un parti d'Allemands qui s'avance pour les surprendre. Ce sont surtout les bombardements presque quotidiens de l'artillerie ennemie, les énormes torpilles pleuvant sur la première ligne, les 150 et les 210 dégringolant sur les tranchées de soutien, et l'obus de 88 qui arrive traîtreusement, sans s'annoncer par un sifflement. En hiver, c'est la pluie et c'est la gelée, les boyaux transformés en bourbiers gluants, où chaque pas demande un effort douloureux. En été c'est la chaleur écrasante, la poussière, l'irritant tourbillonnement des mouches, l'invasion des rats. C'est le travail sans répit pour réparer chaque matin les dégâts de la nuit, chaque soir ceux de la journée, pour rendre les communications praticables, rétablir les lignes téléphoniques coupées par les bombardements, étayer les abris qui menacent ruine, relever les terres des parapets écroulés, entretenir et accroître les défenses du secteur. Ce sont les corvées sans fin, la lente procession des hommes de soupe, qui reviennent des cuisines, à travers 3 kilomètres de boyaux, chargés de marmites norvégiennes et de bidons, le défilé continu des travailleurs qui apportent les rondins, les lourds madriers, les tourets de fil de fer barbelé, les bottes de piquets, les munitions. Et c'est aussi le danger toujours présent. L'ennemi sans doute n'attaque point. Mais il bombarde parfois, comme s'il voulait préparer l'assaut.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

Pendant des heures, obus et torpilles, certains jours, tombent sans relâche, détruisant en quelques instants, l'œuvre de longues semaines de travail, ensevelissant sous la terre et les décombres les morts et les blessés. **Du 10 septembre 1915 au 4 mars 1916**, le 68<sup>e</sup> a perdu là 4 sous-officiers et 16 soldats tués ; 5 sous-officiers et 64 soldats blessés.

Au tir de l'ennemi, nos deux batteries, à **la carrière Navet** et à **la Faloise**, répondent énergiquement. Peu à peu une collaboration confiante s'est établie entre l'artillerie et les fantassins. Deux commandants de batterie d'une activité et d'un zèle admirables, le capitaine **CARRIOL** et le capitaine **de LARMINAT** suppléent à la médiocrité de leurs ressources par la plus ardent ingéniosité. Chaque avertissement de l'infanterie déclenche sur les tranchées allemandes, un tir immédiat et précis de nos canons. Bientôt les artilleurs ont appris à apprécier à sa valeur le concours que leur apportent les observateurs du régiment, formés et dirigés avec un zèle infatigable par le sous-lieutenant **HUIN**.

Pendant cette période, le régiment s'est organisé petit à petit, sur le type des régiments actifs. Il a maintenant ses grenadiers, qui, tous les jours, sous le commandement du lieutenant **CLÉRAMBAULT** vont s'exercer au lancement des engins encore bien imparfaits que le génie leur fournit. Nos grenades à cette époque, sont presque plus dangereuses pour celui qui les lance que pour l'ennemi qui les reçoit. Les accidents se multiplient, qui ne sont pas toujours dus à l'imprudance des grenadiers. Une première fois, 4 hommes dont 2 sous-officiers sont affreusement mutilés. Le **21 février**, le lieutenant **CLÉRAMBAULT** est lui-même blessé grièvement par l'explosion prématurée d'une grenade. Le 68<sup>e</sup> a ses bombardiers qui, sous le commandement du sergent **DOUCET** apprennent le maniement de tous les engins bizarres que l'arrière nous envoie : mortiers Cellier, canons Auzen, arbalètes d'Imphy, etc. Il a son équipe de pionniers et de sapeurs qui rivalise avec les meilleurs spécialistes du génie, pour la construction des sapes profondes et des abris à l'épreuve. Il a ses téléphonistes, qui, sous la direction du sous-lieutenant **LACÔTE**, sont toujours prêts à réparer, sous le feu de l'ennemi, le réseau délicat de nos communications.

Tous les services se sont organisés. Le train régimentaire, sous l'habile impulsion du lieutenant **PROUST** secondé par des auxiliaires excellents, ravitaille le régiment avec une abondance qu'envient les unités voisines. Bientôt, se montera une coopérative prospère et largement approvisionnée. Le train de combat, renforcé de voitures diverses, transporte sans trêve des matériaux et des munitions pour le secteur. Tous les jours la décision du régiment parvient à toutes les unités en ligne. Un répertoire par fiches de tous les hommes du régiment, facilite le travail incessant des mutations. Le sergent topographe **BÉDUCHAUD** a dressé avec un soin minutieux le plan des tranchées : il commence sur la base de levés directs la carte en relief du secteur, document inestimable, aujourd'hui déposé au musée de la ville de **Poitiers**. Rien ne manque au régiment, pas même une musique composée des brancardiers et pour laquelle les fanfares du **Poitou** ou de **l'Anjou** ont généreusement prêté des instruments. Le dimanche, elle joue sur la place d'**Attichy**, pour la plus grande joie des troupes au repos. Elle scandra de ses accents entraînants la longue marche vers les champs de bataille de **la Somme**.

Cependant les effectifs ont commencé à diminuer : ce ne sont pas seulement les obus ou la maladie qui ouvrent dans les rangs du 68<sup>e</sup> des vides de plus en plus inquiétants. Dès la fin de **1914**, s'est dessiné le mouvement d'échanges incessants, qui doit corriger peu à peu les inégalités de la mobilisation. Tantôt les hommes des classes les plus jeunes passent dans les régiments de réserve, et sont remplacés par des hommes des classes **1895 à 1890**. Tantôt, les hommes des classes les plus anciennes quittent le régiment, parfois au moment même où ils viennent d'y arriver, pour aller dans les unités d'étapes. Échanges, où le 68<sup>e</sup> donne plus qu'il ne reçoit, malgré les protestations du lieutenant-colonel. Et bientôt a commencé l'exode des ouvriers spécialistes, appelés dans les usines

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

où s'organisent les fabrications de guerre. Métallurgistes, charrons, ouvriers en fer et en bois, maçons sont enlevés tour à tour, sans que personne vienne du dépôt pour les remplacer. Dans les États-Majors, l'habitude s'est prise de considérer les régiments territoriaux comme une pépinière inépuisable de spécialistes. Avocats pour les conseils de guerre, secrétaires, dactylographes, électriciens, automobilistes, partent les uns après les autres, suivant les besoins du commandement. De 210 à 220 hommes, les compagnies descendent à 180, puis à 160. Mais, ce qui reste suffit encore à constituer les 3 bataillons.

Peu à peu, les hommes avaient l'impression que cette situation durerait indéfiniment. Lorsque les nouvelles de la bataille de **Verdun**, après les angoisses de la fin février, étaient devenues un peu meilleures, on avait pris l'habitude d'attendre. Le **29 février**, la 53<sup>e</sup> division avait relevé la 61<sup>e</sup>. Le 68<sup>e</sup> était resté sur place et il se préparait à un nouveau bail. Cependant le **1<sup>er</sup> mars**, la 106<sup>e</sup> brigade, en prenant possession du secteur de la 121<sup>e</sup> avait modifié le régime de l'occupation. Un bataillon du 224<sup>e</sup> avait relevé dans la partie Est du front, le bataillon du 68<sup>e</sup>, qui allait cantonner sur la rive gauche de **l'Aisne** à **Joulzy**, où se transportait le lieutenant-colonel. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 68<sup>e</sup>, installé à **la carrière Navet** et à **Saint-Pierre-de-Bitry** allait maintenant travailler à l'Est du **ravin des Peupliers**, à une nouvelle ligne de défense de la 2<sup>e</sup> position, entre **la ferme Navet** et **la chaussée Brunehaut**. Seul, le 2<sup>e</sup> bataillon restait en ligne, dans la partie Ouest du sous-secteur. Mais le **27 avril**, le 68<sup>e</sup> tout entier quittait, avec le 35<sup>e</sup> Corps d'Armée, le front de la X<sup>e</sup> Armée. C'était pour lui la fin de la guerre de secteur. Désormais, pendant longtemps, sa mission allait changer. De grandes attaques se préparaient dans **la Somme**. Le 68<sup>e</sup>, comme le 69<sup>e</sup>, et beaucoup d'autres régiments territoriaux, allait suivre les troupes d'attaque, amener pour elles, les munitions, le matériel, les vivres. Tâche pénible et dangereuse, qui allait remplir la fin de l'année **1916**. Les hommes ne quittaient pas sans regret cette région où ils avaient vécu si longtemps et dont les moindres coins leur étaient familiers. En quelques mois, ce morceau bouleversé de la terre de **France** était devenu pour eux comme une seconde patrie.

## IV

### La bataille de la Somme

**Du 27 avril au 3 juin**, à petites journées, coupées par des intervalles de repos, le régiment a gagné ses nouveaux cantonnements, à l'arrière du front de **la Somme**. Trajet pittoresque, par **Fresnoy-la-Rivière**, **Pontdrion**, **Feigneux**, **Orrouy**, **Gilocourt**, partie à pied, partie en camions automobiles, qui amenait le 68<sup>e</sup>, le 29 avril, dans la région de **Pont-Sainte-Maxence**, aux cantonnements de **Brenouille**, **Rieux**, **les Ajeux**. Là, pour la première fois depuis **décembre 1914**, le régiment, jusqu'au **9 mai**, a connu le repos véritable, la détente après les fatigues de ces longs mois de secteur. Le lieutenant-colonel **de CASTRIES** en avait profité pour prendre sa première permission. Le lieutenant-colonel **de PIMODAN**, venu de l'État-Major de la VI<sup>e</sup> Armée, le remplaçait momentanément. Le **9 mai**, on repartait pour **Valescourt** et **Saint-Rémy-en-l'Eau** ; le **10** on était à **Beauvoir**, à proximité immédiate de **Breteuil**, où le quartier général du 35<sup>e</sup> Corps d'Armée venait de s'installer. Le **14 mai**, le 3<sup>e</sup> bataillon était dirigé sur **Marseille-le-Petit** et **Crèvecœur-en-Bauvaisis**, pour travailler, dans les **forêts de Belloy et de Malsifait** à la confection de rondins. Le

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

**31 mai** enfin les deux autres bataillons, par **Rouvrel** et **Juvigny** se portaient sur **Hailles**, **Thennes** et **Castel**, derrière la ligne où notre offensive se montait.

En arrivant dans cette région, les soldats du 68<sup>e</sup> voyaient un spectacle tout nouveau pour eux. Une grande bataille se préparait en silence, avec toutes les ressources de la technique. Partout, c'étaient des dépôts de matériel et de munitions, des trains circulant sur des voies étroites, des camps, des baraques et sur toutes les routes, dans l'implacable poussière de la plaine picarde, les lourds camions chargés de projectiles, de rondins, de fils de fer, roulaient vers l'avant, en un torrent continu et qui semblait sans fin. Les territoriaux commentaient avec joie le contraste avec notre pauvreté de **1915**, et toute cette richesse qui leur paraissait formidable. Le **12 juin**, le 3<sup>e</sup> bataillon, abandonnant ses travaux forestiers, rejoignait le reste du régiment. L'heure de la bataille approchait : dans la première quinzaine de juin, les ordres du Corps d'Armée, pour l'emploi des unités du 68<sup>e</sup>, se succédaient. La 10<sup>e</sup> compagnie allait cantonner à **Harbonnières**, pour travailler à l'installation des dépôts de l'artillerie lourde. Le **21 juin**, elle était rejointe par le 1<sup>er</sup> bataillon, mis tout entier à la disposition du colonel **DESTICKER**, commandant l'artillerie de 75, puis par les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies. Un détachement de 50 hommes, prélevé sur les mitrailleurs, allait charger des bandes de cartouches au dépôt d'**Harbonnières**. A partir du **27 juin**, les unités commençaient à prendre leurs emplacements définitifs. Les compagnies de mitrailleuses étaient mises à la disposition de la 121<sup>e</sup> brigade (61<sup>e</sup> division). Elles devaient se porter jusqu'aux tranchées de départ, pour y arrêter par leur feu les contre-attaques ennemies. Le 3<sup>e</sup> bataillon allait fournir les corvées d'entretien et de police des grands boyaux et la garde des prisonniers. Deux compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon devaient transporter des torpilles et effectuer des manutentions dans les dépôts du génie. Enfin, le 1<sup>er</sup> bataillon, bivouaqué dans **le ravin de la Baraquette**, continuait à ravitailler l'artillerie de 75. Le **28** le lieutenant-colonel **de CASTRIES** s'était établi dans **le ravin de la Baraquette**, à côté du premier bataillon.

Cependant, le **29**, notre artillerie avait commencé la préparation. A hauteur de **la Baraquette**, dans tous les ravins, dans tous les boyaux, les détonations des pièces de tout calibre faisaient, depuis 48 heures, une rumeur continue, où se mêlaient le fracas des départs, et le sifflement des gros projectiles. Nos avions, pour la première fois, apparaissaient dans le ciel, en masses compactes et l'air semblait leur appartenir. Le matin du **1<sup>er</sup> juillet**, on avait vu flamber et s'abattre toutes les saucisses allemandes. L'attaque avait commencé, avec un succès foudroyant. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 68<sup>e</sup>, sous le commandement du commandant **de CARLES**, avait suivi la progression rapide des troupes de la 61<sup>e</sup> division. Il avait, à leur suite, traversé les barrages de l'artillerie ennemie, pénétré dans le village de **Fay**, anéanti par nos canons, apportant sans relâche, les grenades, les outils, les artifices, l'eau, les vivres nécessaires aux troupes d'assaut. Dans leur ardeur à jouir du spectacle de la victoire, les territoriaux se pressaient contre les régiments actifs ; ils mettaient leur amour-propre à ne pas ralentir un instant leur avance. Si faible qu'eût d'abord la réaction de l'artillerie ennemie, elle coûtait au régiment, dans la journée du **16 juillet 1916**, 1 mort et 18 blessés.

Les Allemands, d'abord déconcertés par la soudaineté du choc, avaient ramené à la hâte, des troupes et des canons. Leur artillerie que nous avions réduite au silence le **1<sup>er</sup> juillet**, commençait, avec une intensité croissante, à riposter à la nôtre. **Du 2 au 23 juillet**, pendant toute la durée de l'avance qui, par bonds successifs a mené la 61<sup>e</sup>, puis la 53<sup>e</sup> division de **Fay** à **Estrées**, puis à **Assevillers**, la violence de la riposte ennemie n'a fait que s'accroître. Autour d'**Estrées** et d'**Assevillers**, le 68<sup>e</sup> a fait des pertes sérieuses : un officier tué (le sous-lieutenant **VILLARET**), 5 officiers blessés, 14 soldats tués, 49 blessés.

Partout, la fatigue grandissait. Le métier de ravitailleur en munitions n'est guère moins dangereux que celui des troupes d'assaut. Le territorial ne se sert ni de son fusil, ni de ses grenades, mais il avance, lui aussi, sous le feu de l'ennemi, sans même avoir la satisfaction de rendre lui-même les

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

coups qu'il reçoit. Il n'affronte pas le corps à corps, mais il faut traverser les tirs de barrage : c'est sur lui, souvent, que frappe la réaction ennemie, trop tardive pour atteindre les assaillants eux-mêmes. A la fatigue morale, s'ajoute la fatigue du corps bientôt surmené. C'est la nuit, le plus souvent, que se font les ravitaillements, dans le dédale inconnu des boyaux conquis, et il faut, à bras, ou sur des civières improvisées transporter les torpilles, dont les plus grosses pèsent jusqu'à 90 kilos, les tourets de fil de fer hérissés de piquants, des rondins énormes, trop longs pour les coudes aigus des boyaux. A chaque instant, les corvées piétinent sur place, se perdent aux détours des tranchées, quand la brusque lueur d'un éclatement tout proche, ne les jette pas à terre avec leur fardeau. Heureux si les guides qui doivent conduire les corvées sont à leur poste, s'ils connaissent le terrain, et n'égarent pas les infortunés porteurs dans d'interminables et fatigants détours. Et puis il faut bivouaquer à proximité des troupes actives, qui ont pris naturellement les bivouacs les moins mauvais. A la longue, ce régime de travail intense et d'insomnies, de repas hâtifs, à toute heure, use les plus résistants.

Le **23 juillet**, tout le régiment, à l'exception d'une seule compagnie, la 5<sup>e</sup>, qui venait relever la 3<sup>e</sup> à **la Baraquette**, était regroupé autour de **Vauvillers**, pour un repos indispensable. A vrai dire, dans ce triste village, à peine moins éloigné de la ligne de feu que **la Baraquette**, le repos était médiocre. Les abris manquaient et l'artillerie allemande, renforcée de pièces à longue portée, battait méthodiquement tous les arrières. **Vauvillers** recevait sa ration quotidienne d'obus de gros calibre. Les Allemands, qui, d'abord avaient surtout tiré le jour, imitaient maintenant nos artilleurs et chaque nuit leurs gros canons tiraient. Au surplus, le repos véritable n'a guère duré. Dès le **25**, le 1<sup>er</sup> bataillon était mis à la disposition de la 51<sup>e</sup> division, le 3<sup>e</sup> à la disposition de la 132<sup>e</sup> division. La 5<sup>e</sup> compagnie était toujours au dépôt du génie de **la Baraquette** ; la 6<sup>e</sup> travaillait à **Guillaucourt**. Deux compagnies seulement demeuraient à **Vauvillers** et encore, à partir du **29 juillet**, allaient-elles assurer la relève des compagnies des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons. **Du 29 juillet au 31 août**, le régiment a perdu, dans les cantonnements 3 morts et 27 blessés.

Entre temps, le **5 août**, la X<sup>e</sup> Armée avait relevé la VI<sup>e</sup>. Le **19**, la 43<sup>e</sup> division avait remplacé la 51<sup>e</sup>. Le 68<sup>e</sup> restait sur place, attendant les attaques nouvelles préparées pour le début du mois de **septembre**. Le 1<sup>er</sup> bataillon allait bivouaquer dans les tranchées, près de **Foucaucourt**, tandis que le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> détachaient deux compagnies l'une au « **camp des chasseurs** », l'autre à **la cote 90**, près de **Herleville**. L'attaque sur **Soyecourt** coûtait au 68<sup>e</sup> 5 tués et 23 blessés, dont un officier. Au cours de l'attaque sur **Vermandovillers**, le **18 septembre**, la 8<sup>e</sup> compagnie, qui suivait la vague d'assaut, était prise sous le barrage allemand, et perdait, en un instant, 3 tués et 5 blessés.

Lorsque vint la relève, qui le **18 septembre**, ramenait le 68<sup>e</sup> à **Beauvoir** et à **Breteil**, la fatigue physique des hommes était grande. Mais, ils avaient la satisfaction d'avoir pris vraiment part à la guerre, suivi les attaques, aidé de toute leur force, à la victoire commune. C'était grâce à leurs efforts que les jeunes avaient pu combattre, qu'ils n'avaient manqué ni de munitions, ni de vivres. Dans l'œuvre collective, chacun avait sa part; celle des territoriaux n'avait été ni sans grandeur, ni sans danger.

Après un mois de repos, deux compagnies, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup>, étaient dirigées le **22 octobre** sur **Chuignolles** et **Framerville**, pour travailler à l'achèvement de la voie de 0,60. Deux autres, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>, les suivaient, le **26**, et venaient cantonner de nouveau à **Vauvillers**. Le **5 novembre**, le 2<sup>e</sup> bataillon en entier était transporté à **Fontaine-lès-Cappy**, près de **Dampierre**. Deux de ses compagnies allaient travailler aux boyaux dans la région de **Belloy**, et les deux autres allaient faire des transports de matériel pour le génie. Les compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon relevaient le **9 novembre** les compagnies de **Framerville** et de **Chuignolles**, le **17 novembre** celles de **Fontaine-lès-Cappy**. Cette situation a duré jusqu'au **7 décembre**. Le travail était rude, par le mauvais temps, dans ce

terrain de boue liquide et froide, sous le bombardement toujours plus dense de l'artillerie allemande. Le 68<sup>e</sup> y a perdu 1 mort et 17 blessés.

## V

### Le repli allemand

Le **7 décembre** le régiment entier était transporté en camions dans la région de **Monchy-Humières, le Meux, Jonquières, Armancourt**, et un peu plus tard à **Fontaine-les-Corps-Nuds, Borest, Mont-l'Evêque**, près de **Senlis**. C'était le repos, non pas complet, puisqu'il fallait confectionner des clayonnages pour la I<sup>e</sup> Armée, mais suffisant, s'il avait pu durer quelques jours. Mais, dès le **24**, le 68<sup>e</sup>, remis à la disposition du 35<sup>e</sup> Corps revenait à **Ressons-sur-Matz, Marest-sur-Matz, Ricquebourg, Gournay-sur-Aronde**, au nord de **Compiègne**. De nouveau, nos armées préparaient une grande action offensive. Transport de munitions, organisation de camps, création ou amélioration de boyaux, construction d'abris, garde du secteur en deuxième ligne, police des gares, telle était la tâche qu'attendait le régiment, par un hiver exceptionnellement rigoureux. Les cantonnements étaient glacés ; les moyens de chauffage manquaient dans les villages en partie abandonnés par leurs habitants. Dans les immenses dépôts où s'alignaient les gros obus, dans les tranchées où la terre durcie refusait de se laisser retourner par les pioches, dans les baraquements ou à l'abri des bois dénudés, les bataillons avaient dû s'installer, à la gare de **Ressons-sur-Matz**, où un bataillon assurait le déchargement des trains, le froid était douloureux. Les hommes se consolaient, en admirant la grandeur de nos préparatifs.

Pendant cette courte période, le 68<sup>e</sup> a subi une transformation profonde. Les pertes, la maladie, les mutations incessantes avaient peu à peu éclairci ses rangs. Malgré les demandes répétées et pressantes du lieutenant-colonel, les renforts n'arrivaient point. Au contraire le **26 janvier 1917**, en exécution d'une note du **11 janvier**, 444 sous-officiers, caporaux et soldats des classes les plus anciennes quittaient le régiment pour passer aux formations sanitaires de la Ire Armée. Un mois plus tard, l'armée prescrivait la dissolution d'un bataillon. Le **28 février**, le régiment ne comprenait plus que deux bataillons, commandés par les chefs de bataillon **BERENI** et **de CARLES**. Le moins ancien des 3 commandants, le commandant **PHILLIPPE**, avait dû quitter le régiment ; 14 officiers étaient placés « à la suite » ou affectés à d'autres formations. Le **14 mars**, les deux bataillons étaient organisés sur le type des bataillons actifs à trois compagnies et une compagnie de mitrailleuses. La compagnie hors rang était constituée sur le type des compagnies hors rang des régiments actifs à deux bataillons. Cette transformation ne s'accomplit pas sans de poignants regrets. Des liens noués par deux années et demie de guerre devaient se rompre. De nombreux officiers avaient dû quitter leurs hommes, auxquels tant de souvenirs les unissaient. Des hommes, les uns partaient vers l'inconnu, les autres, ceux qui restaient, sentaient diminuée la grande famille qui les avait accueillis. Cependant, les travaux continuaient avec énergie : l'attaque semblait imminente. Tout était préparé.

Le **15 et le 16 mars**, on apprenait que les Allemands, refusant le combat, s'étaient repliés. Repli suivi, d'abord timidement, puis avec une énergie redoublée par tous les éléments de l'armée. Le 2<sup>e</sup> bataillon, puis le 1<sup>er</sup> accompagnaient dans leur progression les 25<sup>e</sup> et 120<sup>e</sup> divisions. Par **Canny-sur-Matz, la Potière, Candor, Lassigny, Buchoire, Guiscard, Noyon**, le 68<sup>e</sup> gagnait péniblement la région du nouveau front. La progression était rendue difficile par l'état des routes, où les mines

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

allemandes avaient creusé de larges entonnoirs, par le mauvais temps, par l'absence inévitable de toute liaison. Les avions ennemis harcelaient notre marche. Le **19 mars**, à la ferme **Béhancourt** près de **Catigny**, une bombe d'avions tuait 7 de nos hommes et en blessait 2. Le jeune médecin auxiliaire **DUBOIS**, de la 1<sup>re</sup> compagnie, était parmi les victimes.

A mesure qu'ils avançaient, nos soldats voyaient, avec une horreur croissante, les dévastations ennemies. C'étaient **Caillouël**, **Ugny-le-Gay**, **Faillouël**, et tant d'autres petites villes ou villages, où seules quelques maisons à peu près intactes attestaient encore la présence de la vie humaine. C'étaient, autour de **Faillouël**, les grandes pentes jadis couvertes de magnifiques vergers, où s'alignaient, à perte de vue, les cadavres des arbres fruitiers abattus par l'ennemi. Plus encore que la vue des maisons détruites après pillage, le massacre des arbres, la profanation de la terre remplissaient d'une stupeur indignée nos ruraux habitués à aimer et à respecter le sol nourricier. Quand, le **7 avril**, les bataillons arrivèrent à proximité de **Saint-Quentin**, le spectacle devint plus émouvant encore. C'était **Chauny** presque entièrement détruit, une ville, une vraie ville, démolie, maison par maison, avec un acharnement méthodique, **Flavie-le-Martel**, **Jussy**, **Montescourt-Lizerolles**, **Tergnier** entièrement rasés, la désolation sans nom de toute cette campagne, autrefois si riante, où les maisons, les arbres, toute trace de vie semblait avoir disparu. Et dans **Saint-Quentin**, visible à l'horizon, on pouvait suivre, jour par jour, les progrès de l'œuvre d'anéantissement.

Dans cette région dévastée, les hommes campaient parmi les décombres. Des ruines informes, leur ingéniosité faisait surgir, à vue d'œil, d'étranges villages, de petites cités sauvages, où renaissait la vie. Le 68<sup>e</sup> avait pour mission de refaire les routes, d'établir le réseau téléphonique du Corps d'Armée, de déblayer les ruines de la gare de **Tergnier**, de fournir des hommes pour les travaux de toute sorte que réclamait la division en ligne, la 121<sup>e</sup>. Échelonné compagnie par compagnie, entre **les bois de Mennessis** et les villages détruits de **Montescourt-Lizerolles** et de **Jussy** le 68<sup>e</sup> continuait à fournir comme partout un travail régulier, patient, consciencieux. Le mauvais vent, qui, dans la deuxième quinzaine d'avril avait paru souffler sur l'armée française et qui n'avait pas toujours épargné les divisions voisines, n'avait pas atteint le régiment. La guerre serait longue encore, nul ne l'ignorait. mais tous acceptaient l'inévitable avec une confiante résignation.

Le 2<sup>e</sup> bataillon s'était installé à **Montescourt-Lizerolles** et dans **le bois de Mennessis**. Le 1<sup>er</sup> bataillon bivouaquait entre **Chauny** et **Jussy** avec la compagnie hors rang. C'est à **Jussy** que le lieutenant-colonel avait son poste de commandement, qui fut bientôt transféré à **Flavy-le-Martel**, puis à **Chauny**.

Le **15 avril**, le régiment a perdu le chef qui l'avait formé, organisé, animé de son esprit. Toujours, on avait vu le lieutenant-colonel **de CASTRIES** partout où il y avait du danger. Chaque jour, les hommes rencontraient sa haute silhouette énergique au détour des boyaux ou dans les cantonnements. Il voulait tout voir, aller partout, connaître chacun. Rien ne s'est fait au régiment qui ne fut l'œuvre personnelle de sa vigoureuse et bienveillante volonté. Pourtant, cette activité infatigable n'était jamais tracassière. Dans nul régiment, les permissions n'ont été plus libéralement accordées, les punitions plus rares, la discipline tempérée de plus d'indulgence et de ferme bonté. Le lieutenant-colonel **de CASTRIES** parti, il semblait que le 68<sup>e</sup>, déjà diminué perdit la pensée nette et forte qui l'avait organisé et soutenu. Le **15 juillet**, le lieutenant-colonel **DONIN de ROZIÈRES** venait prendre le commandement du régiment. Il est resté trop peu de temps pour que les hommes aient pu garder de lui d'autre souvenir que celui de la plus touchante bonté. Il devait être remplacé par le lieutenant-colonel **d'ARODE de PÉRIAGUES**, puis en **1918**, par le lieutenant-colonel **TORROLLION**, dont on verra plus loin la mort héroïque.

Le **29 juillet**, le 68<sup>e</sup> suivait le 35<sup>e</sup> Corps qui allait au repos près de **Noyon**. Les bataillons ont cantonné autour de **Noyon** jusqu'au **15 août**. Pendant ce temps ils ont exploité, pour la III<sup>e</sup> Armée,

la belle région forestière qui s'étend autour de **Noyon**. Puis le 35<sup>e</sup> Corps est parti pour **le Chemin-des-Dames**. **Du 15 au 19 août** le régiment cantonne à **Jaulgonne**. Le **20**, il arrive aux environs de **Fismes** et de **Merval**.

## VI

### Le Chemin-des-Dames

Le 68<sup>e</sup> a séjourné dans **la vallée de l'Aisne**, au pied du **Chemin-des-Dames**, **du 20 août 1917 au 27 mai 1918**. En fermant les yeux, tous les survivants du régiment revoient le paysage de ce coin célèbre, entre **Beurieux** à l'Est et **Soupir** à l'Ouest. Sur la rive gauche, c'est, après une large plaine boisée, un grand amphithéâtre de plateaux et de collines étagées que dominent les observatoires de **Merval**. Sur la rive droite, les pentes plus abruptes montent depuis le bord de la rivière jusqu'à la crête qui barre l'horizon et au sommet de laquelle court **le Chemin-des-Dames**. **Ceuilly, Bourg et Commin, Beurieux** et plus haut, **Pargnan, Paissy, Guiches, Vassognes**, de tristes villages à moitié détruits s'étagent le long des côtes jusqu'à la rive de **l'Aisne**. En face, il y a dans la plaine, **Villers-en-Prayères, Barbonval, Longueval, Vauxcéré, Paars, Fismes**, et plus haut **Merval** ; nos défenses principales sur les pentes Nord, au-dessus de **l'Ailette**. Mais au Sud, depuis la crête, si longtemps occupé par l'ennemi, presque jusqu'à **l'Aisne**, les lignes de tranchées, les boyaux, les réseaux s'accroissent, dédale compliqué et confus, où vint mourir notre offensive du **16 avril**. Dans toute la région, les hommes n'ont davantage remué la terre. Partout, à mesure qu'on approche de la crête, les traces des derniers combats sont apparentes. Dès le début de **1918**, ce secteur, en apparence formidablement armé par la nature semblait désert. Les deux divisions du Corps d'Armée de **Merval** disparaissent dans ce terrain coupé, vallonné, raviné, où il leur faut défendre un front de 12 à 14 kilomètres.

Jusqu'au **25 mars 1918**, le 68<sup>e</sup> n'y a fait que fournir des travailleurs aux divisions en ligne. Seules ses compagnies de mitrailleuses, installées dans la parallèle des réduits de la deuxième position, à hauteur du village de **Paissy**, contribuent à la défense. Des deux bataillons, l'un bivouaque sur la rive droite, dans quelques unes des creutes profondes où s'abritent les réserves, **creutes de la Somme, carrière Marocaine**. L'autre demeure sur la rive gauche, dans les cantonnements de **Barbonval, Longueval, Villers-en-Prayères, Vauxcéré**. L'État-Major séjourne à **Vauxtin** ou à **Paars**. L'emploi du régiment varie presque chaque jour, suivant les besoins des unités en ligne ou les conceptions du commandement supérieur. A l'arrière, sur la rive gauche de **l'Aisne**, c'est la police ou l'aménagement des cantonnements, la réparation des routes, l'entretien des dépôts de l'artillerie ou du génie. Sur la rive droite, c'est l'organisation des positions nouvelles, l'achèvement des boyaux, l'exploitation des bois dévastés, parce que les besoins de la troupe sont changeants, parce que l'alternance des saisons modifie le régime de l'occupation. Partout où l'on passe dans le secteur, on trouve des hommes du 68<sup>e</sup>. Ici, tout près du front, c'est une corvée qui transporte des piquets pour améliorer le réseau ; là plus à l'arrière, c'est un petit détachement qui garde un dépôt de munitions, décharge les camions, allotit les obus ; plus loin d'autres hommes du régiment empierrent les routes, construisent des baraques. Le secteur, d'abord assez agité, est devenu tranquille peu à peu. De temps à autre le bombardement fait rage : c'est que l'un ou l'autre parti tente aux bords de **l'Ailette**, quelque coup de main. Puis tout se calme de nouveau. Nul ne soupçonne

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

encore que la ligne stabilisée depuis **juin 1917**, pourra tout d'un coup se déplacer.

Cependant, depuis le **21 mars 1918**, les nouvelles du front de **la Somme** se faisaient de plus en plus inquiétantes. Une à une, les unités actives qui gardaient le **Chemin-des-Dames** s'embarquaient en camions, appelées en toute hâte vers **Noyon** ou vers **Montdidier**, du côté où la poussée ennemie devenait plus menaçante. C'était d'abord la 53<sup>e</sup> division. le **25 mars** l'État-Major et une grande partie de l'artillerie du 35<sup>e</sup> Corps d'Armée avaient suivi. Seule la 121<sup>e</sup> division demeurait sur place, avec la 173<sup>e</sup> brigade territoriale et les deux régiments territoriaux du Corps d'Armée, le 68<sup>e</sup> et le 69<sup>e</sup> et deux compagnies de mitrailleuses de position. Pour défendre des positions, que deux divisions suffisaient à peine à garnir, il fallait distendre à l'extrême notre ligne déjà bien mince. Pourtant, jusqu'au **21 avril**, l'emploi du 68<sup>e</sup> ne fut pas modifié.

Dans l'intervalle, le 35<sup>e</sup> Corps d'Armée, après avoir soutenu des combats héroïques au Sud de **Montdidier**, avait réussi, au début d'**avril 1918** à arrêter l'attaque allemande. Tout de suite, il lui avait fallu organiser les positions reconquises ou maintenues, et le général avait redemandé à la VI<sup>e</sup> Armée son régiment territorial. Une mesure récente du G. Q. G. ne lui en laissait plus qu'un seul, qui était précisément le 68<sup>e</sup>. Mais, à la suite d'une erreur de l'armée, c'est le 69<sup>e</sup> qui fut dirigé sur **Montiers**, où se trouvait alors le quartier général du Corps d'Armée. Le 68<sup>e</sup> demeurait dans le secteur du **Chemin-des-Dames**, aux ordres de la 121<sup>e</sup> division. Le **21 avril 1918**, la 121<sup>e</sup> division, à son tour, était enlevée et transportée vers le Nord. Elle allait s'illustrer dans la bataille du **Kemmel**. La 22<sup>e</sup> division, fort éprouvée du côté de **Compiègne**, et qui croyait trouver, dans une région tranquille, le calme dont elle avait grand besoin, venait, le **22**, remplacer la 121<sup>e</sup> division, tandis que l'État-Major du 11<sup>e</sup> Corps prenait à **Limé** la place de celui du 35<sup>e</sup> Corps. Pour donner un peu de repos à ses unités actives, le général **RENOUARD**, commandant la 22<sup>e</sup> division, décidait de confier la défense d'une partie de la ligne à la 173<sup>e</sup> brigade territoriale et au 68<sup>e</sup>. Dès la première quinzaine de **mai**, la 2<sup>e</sup> position était tenue par un bataillon du 68<sup>e</sup>. Entre la sortie nord du village d'**Oulches** et les ruines de **Craonnelle** les 3 compagnies du bataillon et sa compagnie de mitrailleuses avaient à défendre un front de plus de 3 kilomètres. La compagnie de mitrailleuses occupait la ligne des réduits, à la crête du **Chemin-des-Dames** ; une compagnie était dans **Craonnelle** ; les deux autres s'échelonnaient dans la longue **tranchée des Flandres**. Le chef de bataillon avait son poste à la sortie sud du **tunnel Bugeaud**. L'autre bataillon, après s'être regroupé à **Fismes**, venait, le **24 mai** occuper un peu plus à l'Ouest et au Sud, la position intermédiaire, entre le chemin **Craonnelle** – **Beaurieux** à l'Est et le chemin **Ailles** – **Paissy** à l'Ouest. Ce bataillon était mis sous les ordres du lieutenant-colonel **AUVERGNON**, commandant la position intermédiaire qui s'installait au **poste Coutard**, au nord-ouest de **Paissy**. Le lieutenant-colonel **TORROLLION** avait son poste de commandement dans le village d'**Oulches**.

Depuis quelques jours, on pouvait, des merveilleux observatoires du **Chemin-des-Dames**, constater une activité inusitée de l'ennemi. L'artillerie allemande demeurait assez calme. Mais la nuit on entendait, au delà de **l'Ailette**, le roulement incessant des voitures et des camions. L'après-midi, des colonnes de poussière s'élevaient sur les routes. Des trains circulaient dans le lointain. Parfois, au petit jour, quand se levait le brouillard matinal, on apercevait de longues files de fantassins ennemis. Pourtant, peu de gens croyaient à une attaque imminente. Mais tous avaient le sentiment qu'il se produisait quelque chose de nouveau et d'inquiétant. Aussi, le lieutenant-colonel **TORROLLION** et ses deux chefs de bataillon s'étaient-ils préoccupés immédiatement de compléter l'approvisionnement des munitions. Le 68<sup>e</sup> entrait dans le secteur avec les maigres ressources de ses coffres. Dès leur arrivée, les commandants **BERENI** et **de CARLES** réclamaient énergiquement des cartouches et des grenades, qu'ils ne trouvaient guère dans les dépôts, longtemps négligés, de la région. C'est seulement dans la matinée du **26** que le commandant **BERENI** réussit à obtenir de la

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

22<sup>e</sup> division et des unités voisines, de quoi distribuer 200 cartouches par homme, 50 grenades à main et 50 V. B. par section. Le 2<sup>e</sup> bataillon, plus heureux, avait fini par trouver sur place des ressources suffisantes.

La situation, en cas d'attaque ennemie, ne laissait pas d'être précaire. Pour un front de 7 kilomètres environ, le régiment tout entier ne disposait pas de plus de 700 fusils. Plus de 20 p. 100 des hommes étaient en permission. Il avait environ 40 mitrailleuses en comptant les mitrailleuses des deux compagnies de position, 13<sup>e</sup> et 155<sup>e</sup>, qu'il avait trouvées dans le secteur. L'artillerie de soutien était peu nombreuse : ni le 11<sup>e</sup> Corps, ni la 22<sup>e</sup> division n'avaient leur matériel au complet. A droite, la liaison avait été établie tant bien que mal avec les Anglais établis au-dessus de **Beaurieux**. Mais, à gauche, un intervalle vide de près de 600 mètres séparait les derniers postes du 68<sup>e</sup> des premiers éléments du 74<sup>e</sup> régiment territorial. Les communications à l'intérieur du secteur étaient médiocres ; le réseau téléphonique était incomplet et en mauvais état.

Dans la **nuit du 25 au 26** et dans la matinée du **26**, l'ennemi ne prenait plus la peine de dissimuler ses préparatifs. Cette fois tous attendaient une attaque imminente, et devant la faiblesse trop visible de nos ressources, une vague inquiétude s'emparait des plus énergiques. Vers 15 heures, le **26**, le 11<sup>e</sup> Corps faisait savoir au lieutenant-colonel **TORROLLION** que le 2<sup>e</sup> bureau annonçait l'attaque pour la nuit suivante. Le capitaine **de COURCY**, officier adjoint, téléphonait aussitôt la nouvelle aux deux chefs de bataillon. En même temps commençaient à arriver quelques unités de renforcement : batteries lourdes et infanterie. L'attaque allemande devait les surprendre, avant même qu'elles eussent achevé de s'installer. Le régiment était alerté d'abord pour 17 heures, puis pour 19 heures. A 20 heures, toutes les compagnies avaient pris leur poste de combat. Deux compagnies (5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>) et la compagnie de mitrailleuses du 2<sup>e</sup> bataillon occupaient la parallèle des réduits de la deuxième position, à la **crête du Chemin-des-Dames**. La 6<sup>e</sup> restait dans le **boyau des Flandres**, en réserve de division. Au 1<sup>er</sup> bataillon, la 3<sup>e</sup> compagnie et la 155<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses de position tenaient les tranchées au sud d'**Oulches**, jusqu'au chemin **Oulches – Vassogne** ; la 1<sup>re</sup> compagnie et la 13<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses de position, **les tranchées du Rhône et du Puy-de-Dôme**, jusqu'au **centre Geoffroy** ; la 2<sup>e</sup> compagnie et la compagnie de mitrailleuses du bataillon étaient en ligne entre le **centre Geoffroy** et le **centre Toulouse** (situé sur le chemin **Ailles – Paissy**). En cas d'avance ennemie, les deux bataillons avaient la même mission : recueillir et réorganiser les unités actives obligées de se replier, et tenir, coûte que coûte, sur place, jusqu'à la dernière extrémité.

Jusqu'à 21 heures, la soirée fut relativement calme. A ce moment, notre artillerie faisait un violent tir de contre-préparation, sans amener aucune réaction appréciable de la part de l'artillerie allemande.

Mais le **27**, à une heure du matin, l'ennemi commence le feu à son tour, et son artillerie qui est formidable – près de 4.000 pièces sur l'ensemble du front d'attaque, – se déchaîne avec une violence inouïe. Tirs de destruction à obus explosifs sur les tranchées, obus toxiques et lacrymogènes sur les premières lignes et sur les batteries, barrage par 210 et 150 au niveau de **l'Aisne**, obus de gros calibre sur les creutes et sur les villages, obus fumigènes par masses compactes, et bientôt, vers 3 heures, barrage roulant qui remonte les pentes nord du **Chemin-des-Dames**, accompagnant la progression de l'infanterie allemande. Le tir a duré toute la nuit, avec une brève accalmie, vers deux heures, sans doute au moment du départ des colonnes d'assaut. Notre artillerie, sous le déluge des projectiles ennemis, est bientôt réduite au silence. Toutes les liaisons téléphoniques ont été coupées, dès les premiers instants. Les coureurs, qui se risquent héroïquement sur le plateau, n'arrivent pas.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

Une épaisse nappe de poussière et de fumée, illuminée par la lueur continue des éclatements couvre tout le paysage. Par instants, de gros obus tombent dans l'**Aisne**, soulevant des gerbes d'eau formidables. Un incendie qui s'est allumé dans **Beaurieux** éclaire de sa flamme rouge une partie de l'horizon. Sous les projectiles qui retournent la terre en tous sens, bouleversant tranchées et boyaux, les hommes du 68<sup>e</sup>, qui ont dû mettre le masque, restent stoïquement à leur poste de combat.. A la 5<sup>e</sup>, à la 7<sup>e</sup> compagnie, les pertes sont particulièrement lourdes. Impossible de s'abriter, car l'ennemi peut déboucher d'un moment à l'autre. Penchés anxieusement, sous le masque qui les étouffe, les guetteurs essaient de percer l'épaisse obscurité et de deviner l'ennemi, qui, derrière le barrage roulant, a sans doute commencé à gravir les pentes. En vain, on essaye de communiquer avec l'avant. Nul survivant des occupants de la première ligne ne se replie vers la 2<sup>e</sup> position. Nul de ceux qui tentent d'aller aux nouvelles, ne revient. Que se passe-t-il à 500 mètres en avant, derrière le rideau impénétrable de poussière et de fumée qui voile tout l'horizon ? Par instants on croit percevoir, dans le fracas continu, le claquement d'une mitrailleuse, des cris, des hurras.

C'est par la gauche, à la faveur de l'intervalle qui existe entre nos unités et celles du 74<sup>e</sup> régiment territorial, que l'infanterie ennemie s'avance le plus vite. Dès 3 h.30, les Allemands occupent le village d'**Ailles** et le **centre du Téton**. A cinq heures, ils ont pris pied sur la crête du **Chemin-des-Dames**, au-dessus d'**Oulches**. Il y a là plusieurs divisions ennemies, qui marchent en vagues serrées, débordent tous nos centres de résistance, noient sous leur flot sans cesse grossi, les quelques éléments du 118<sup>e</sup> et du 74<sup>e</sup> territorial, que le bombardement a épargnés. Maintenant, des groupes d'Allemands dévalent sur les pentes Sud, mettent en batterie minenwerfer légers et mitrailleuses, prennent en enfilade les tranchées de la 2<sup>e</sup> position. Vers 6 heures, ils aborderont les lignes du 1<sup>er</sup> bataillon.

Au même moment, les défenseurs de la ligne des réduits (2<sup>e</sup> bataillon), entendent crépiter derrière eux les mitrailleuses allemandes, tandis que les vagues ennemies abordent directement leurs tranchées. Attaquées à la fois de face et à revers, les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies résistent désespérément. Beaucoup de fusils ont été brisés par le bombardement : les parapets éboulés ont enseveli les boîtes à cartouches et à grenades. On se défend maintenant à la baïonnette, contre des assaillants toujours plus nombreux. L'heure vient, où la résistance est impossible. Tout ce qui reste des 5<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> compagnies et de la 2<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses est fait prisonnier.

De son poste de commandement, au nord d'**Oulches**, le commandant **de CARLES** a vu les Allemands paraître à la crête du **Chemin-des-Dames**, au-dessus du **tunnel Bugeaud**. Il essaye, avec un peloton de la 6<sup>e</sup>, de lancer une contre-attaque, que dirigera le lieutenant **MARTEAU**. Mais que peuvent une quarantaine d'hommes contre plusieurs régiments ? Le lieutenant **MARTEAU** est blessé presque immédiatement ; la plupart de ses hommes sont mis hors de combat en quelques minutes. Alors, en désespoir de cause, le commandant du 2<sup>e</sup> bataillon tente d'envoyer le dernier peloton qui lui reste, sous le commandement du lieutenant **CAZAUBON**, au secours du poste d'**Oulches**, où doit se trouver toujours, croit-il, le lieutenant-colonel **TORROLLION**. Mais la petite colonne est décimée, avant même d'avoir pu déboucher. Au même instant, l'ennemi a abordé en masse le village d'**Oulches**. Le lieutenant-colonel **TORROLLION** qui, de son poste, essaye de suivre le combat et de communiquer avec la 22<sup>e</sup> division, est mortellement atteint d'un éclat d'obus. Tout ce qui demeurerait avec lui, son officier adjoint, ses quelques hommes de liaison, a été fait prisonnier.

Le jour s'est levé, un jour brumeux qui perce avec peine l'épaisse fumée du combat. A travers le brouillard qui enveloppe tout, on entend le ronflement des avions allemands qui survolent en formations serrées le champ de bataille, descendent à quelques mètres du sol, pour mitrailler les tranchées et leurs défenseurs.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - 1921  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

Cependant, la position intermédiaire tient toujours. A l'extrême gauche de notre ligne, le lieutenant **THIERRY**, avec une poignée d'hommes, résiste jusqu'à la dernière cartouche. De même, le lieutenant **CHARLES** à l'ouvrage **Geoffroy**. A la tranchée des **Cailles**, le capitaine **de BEAUREGARD**, avec une vingtaine de braves, se défend jusqu'à 7 h. ½, le fusil à la main. Il abat à coups de crosse les premiers Allemands qui s'approchent de lui : deux balles de mitrailleuses en plein front le couchent au milieu de ses hommes, lui donnant une mort digne de son héroïsme.

Des **creutes de la Somme**, le commandant **BERENI** a observé les phases du combat. Pour dégager la tranchée des **Cailles**, il demande au capitaine **LODS** du 118<sup>e</sup>, de mener sur le centre **Geoffroy**, occupé par les Allemands, une contre-attaque, qu'appuiera, sous les ordres du lieutenant **THOMAS**, l'unique section de mitrailleuses demeurée intacte. Mais, le lieutenant **THOMAS** est mortellement blessé, pendant qu'il donne ses ordres. L'attaque de la compagnie **LODS**, prise sous un feu terrible, ne peut pas déboucher. Vers 8 heures, l'ennemi tient la tranchée des **cailles** et presque tous les éléments de la position intermédiaire. Il entoure de tous côtés les **creutes de la Somme**, sur lesquelles pleuvent les bombes et les grenades. Il y a là, avec les restes de la compagnie **LODS**, une poignée d'hommes du 68<sup>e</sup>. Durant près de deux heures, la lutte se poursuit acharnée, à coups de fusil et de grenades, puis à la baïonnette, autour du poste du commandant **BERENI**. Malgré leur nombre, les Allemands ne parviennent pas à avancer. On se bat corps à corps, avec un acharnement furieux. Mais les munitions s'épuisent : l'ennemi amène des lance-flammes pour venir à bout de cette défense irréductible. A dix heures seulement, le commandant **BERENI** et les derniers survivants de sa petite troupe sont faits prisonniers.

A droite, le commandant **de CARLES** dont le bataillon a subi le choc direct de l'ennemi est encore à 6 h. ¼, avec deux officiers et quelques hommes de liaison, au débouché sud du **tunnel Bugeaud**. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des Allemands. Séparé de la 5<sup>e</sup> et de la 7<sup>e</sup> par les masses ennemies, qui couvrent maintenant toute la crête, il songe d'abord à tenter de rejoindre à **Oulches**, le lieutenant-colonel **TORROLLION**, qui peut-être, croit-il, s'y trouve encore. Mais, en approchant du village, la petite troupe y voit grouiller les **feldgrau**. Alors elle se rejette du côté de **Moulin-Rouge**, vers la seule issue qui semble libre, et elle se dirige vers l'**Aisne**, dont l'ennemi tient depuis un moment tous les ponts. Autour du chef de bataillon, une dizaine d'hommes descendent le long de la pente abrupte, se retournant de temps à autre pour abattre un Allemand tout proche. Une balle ennemie couche raide mort le lieutenant **MARCHE**, adjoint au chef de bataillon. Pourtant le commandant **de CARLES** réussit à atteindre l'**Aisne** : il la traverse au pont de **Villers-en-Prayères**, à la faveur du barrage allemand, qui, s'étant fixé le long de la rivière, arrête un moment l'avance précipitée de l'ennemi. Par **Merval** et **Blanzy**, il réussit à atteindre le village de **Luys**, où il retrouve avec l'État-Major de la 22<sup>e</sup> division, les trains du 68<sup>e</sup> et une partie de la compagnie hors rang.

Ainsi le **27**, à dix heures du matin, tous les combattants du 68<sup>e</sup>, à l'exception de quelques isolés, sont morts, blessés ou prisonniers. Le lieutenant-colonel **TORROLLION**, le capitaine **de BEAUREGARD**, les lieutenants **MOREAU**, **THOMAS** et **MARCHE** ont été tués ; les lieutenants **KAYSER**, **PHILIPPE**, **THIERRY**, **GUILLOIN**, **LAVAUT**, **MARTEAU**, **CAZAUBON** sont blessés. De 39 officiers et de 1.659 hommes, le commandant **de CARLES** ne recueillera, à **Luys** que 4 officiers et 170 hommes, pour la plupart permissionnaires, malades, employés. Les semaines suivantes, à mesure que rentreront des permissionnaires et les égarés, l'effectif atteindra 5 officiers et 611 hommes : 26 officiers et 1.048 soldats ont disparu le **27 mai**. Sans doute, sur ce nombre il n'y a pas plus de 200 morts. Mais il y a près de 400 blessés. Et tous ceux que les balles et les obus ont épargnés ont été plus ou moins atteints par les gaz.

Sur le moment, les acteurs du drame n'ont pas compris. Plus d'un a pleuré de douleur et de rage, en

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

constatant l'impuissance de nos efforts pour arrêter l'attaque ennemie. C'est que le 68<sup>e</sup> a eu l'honneur cruel de se trouver à l'un des points du champ de bataille où la ruée allemande a été la plus violente. Tourné par sa gauche, pris à revers, attaqué par des forces ennemies trente ou quarante fois supérieures en nombre, et formidablement armées, submergé sous les masses allemandes, manquant de matériel et de munitions, il a tenté héroïquement de remplir la mission qui lui était confiée. Nous n'avons pas conservé le récit de tous les épisodes du combat, où la valeur individuelle s'est déployée, où chacun a fait de son mieux pour sauver l'honneur du drapeau. Les morts glorieuses du lieutenant-colonel **TORROLLION** et du capitaine **de BEAUREGARD** suffisent à attester ce que fut la résistance, lors même que toute résistance semblait impossible. Le **24 juin 1918**, le général **RENOUARD**, commandant la 22<sup>e</sup> division écrivait au commandant **de CARLES** :

« je tiens à rendre hommage à la belle conduite du 68<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale, au cours des « deniers combats de l'Aisne. Je salue chez vos soldats territoriaux les vertus de ténacité et « d'attachement au devoir qu'ils ont montrées, à l'exemple de leur chef, le lieutenant-colonel « **TORROLLION** et de tous ceux qui sont restés avec lui. Votre régiment s'est montré digne de « combattre dans les rangs de la 22<sup>e</sup> division. »

Un peu plus tard, à son retour de captivité, le chef de bataillon **BERENI** était cité à l'ordre de l'armée, par le maréchal commandant en chef les armées françaises, avec ce motif, qui honore en la personne du chef, le 1<sup>er</sup> bataillon et le régiment tout entier :

« Officier supérieur d'une bravoure éprouvée, commandant un centre de résistance au **Chemin-des-Dames**, a tenu énergiquement tête avec son bataillon, à l'attaque allemande du **27 mai 1918**. Complètement cerné, a prolongé la lutte, malgré la violence du bombardement et les pertes subies, ralentissant la progression de l'ennemi. A été fait prisonnier avec les derniers défenseurs de la position, après avoir épuisé ses munitions et obligé l'ennemi à employer les liquides enflammés pour venir à bout de son réduit. » Le lieutenant **THIERRY** était cité à l'ordre de la division ; le lieutenant **CHARLES** à l'ordre de la brigade, les capitaines **ALEM**, **de COURCY**, **SAUTEREAU**, le sergent **LAFOND** à l'ordre du régiment.

## VII

### Les derniers jours

Le **28 mai**, l'avance allemande continuait, avec une rapidité foudroyante. Les éléments bivouaqués à **Luys** devaient gagner précipitamment **Beuvardes** au sud de **Fère-en-Tardenois**. Le **29**, le commandant **de CARLES**, qui prenait provisoirement le commandement des débris du 68<sup>e</sup>, recevait l'ordre de constituer deux compagnies, pour assurer la garde des **ponts de Varennes et de Jaulgonne sur la Marne**. Mais le **30**, il fallait se replier de nouveau sur **Artonges**, près de **Montmirail**. Marches difficiles, alourdies par les blessés non évacués, les intoxiqués, les malades, presque sans ravitaillement. C'est à **la ferme de la Fosse**, près d'**Artonges**, que le chef de bataillon a pu, pour la première fois, procéder à un appel régulier : à ce moment, il ne dispose en tout que de 180 hommes et 5 officiers. Il n'y a pas de médecin. On ne trouve plus que 110 fusils, approvisionnés à 30 cartouches. Le **2 juin**, la petite troupe est transportée en camions à **Tréfol**, le **3** à l'**Essart-le-Vicomte**, près d'**Esternay**. Le **5 juin** les restes du 68<sup>e</sup> sont rattachés à la VI<sup>e</sup> Armée ; le **6**, des camions les mènent à **Saint-Siméon** à l'ouest de **la Ferté-Gaucher**, pour y décharger des munitions.

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

Peu à peu les permissionnaires avaient rejoint. Le **21 juin** l'effectif total est de 611 hommes et 5 officiers. Le **22 juin**, arrivait l'ordre de dissolution. Ce qui restait du 68<sup>e</sup> allait former le 2<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup> territorial. Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire de ce bataillon. Depuis le **27 mai**, le 68<sup>e</sup> territorial avait, en fait, cessé d'exister.

Ce serait un récit douloureux, mais instructif que celui de l'odyssée de nos prisonniers du **27 mai**. Les éléments nous manquent pour la raconter en détail. Seuls quelques officiers ont pu, en cachette, prendre des notes hâtives. Les hommes, pour la plupart, ont été employés jusqu'à l'armistice, à de pénibles travaux à l'arrière du front allemand, et les conditions misérables dans lesquelles ils ont vécu ne leur ont laissé ni le loisir, ni la force d'écrire. Cantonnements atroces dans des baraques disjointes et sordides, labeur épuisant et dangereux à proximité du champ de bataille, ensevelissement des morts, réparation hâtive des tranchées et des réserves, tel a été leur lot ordinaire. Saleté, vermine, fatigue écrasante, torture toujours plus vive de la faim, voilà les impressions qui reviennent dans leurs récits, tous semblables les uns aux autres. La plupart n'ont pas connu les grands camps de prisonniers de l'intérieur de **l'Allemagne**, où s'exerce parfois, dans une certaine mesure, le contrôle des commissions internationales. Groupés par petits détachements, en contact direct avec les unités allemandes, isolés dans des bois ou bien à proximité de dépôts de munitions, de gares ou d'usines, ils n'ont même pas connu cette sorte de réconfort qui naît d'une commune révolte contre la souffrance commune. Pourtant, même dans ces petits dépôts de **la Picardie**, du **Laonnais** ou des **Flandres**, les nouvelles de la bataille finissaient toujours par arriver. Et puis, à partir du mois d'août, il fallait presque chaque soir se replier. Chaque nuit on entendait ronfler les moteurs de nos avions. L'humeur des gardiens, d'abord arrogante, ou faussement apitoyée se faisait plus douce. Parfois, un gradé allemand, bavard et anxieux confiait aux prisonniers dans un français barbare, ses inquiétudes grandissantes. Jusqu'à l'armistice, ils ont pu suivre, presque jour par jour, les progrès de nos armées, connaître le désarroi des forces allemandes. L'armistice a réjoui les captifs, il ne les a pas étonnés.

Le sort des officiers n'a guère été meilleur. Amenés par longues étapes jusqu'à **Hirson**, ils y ont été embarqués le **7 juin** pour **Carlsruhe**, pour être internés le **9** au camp d'officiers de **Rastadt**. Il y a, dans ce camp ignoré, jusqu'au **25 juin**, du comité de **Berne**, près de 800 officiers prisonniers. (Les Allemands en ont signalé 60, le **25 juin**.) L'installation est misérable, comme la nourriture : il n'y parvient ni lettres, ni colis. Le régime est d'une exceptionnelle rigueur. Les seules joies des prisonniers sont le passage de nos escadrilles de bombardement, puis la lecture des journaux allemands, qu'ils parviennent à se procurer. Le **16 juillet** ils savent l'échec de l'offensive allemande de **Champagne**, le **21** notre avance sur **Vierzy**, le **30** notre succès de **Fère-en-Tardenois**. Quand, au début du mois d'**août**, on les transfère à **Osnabrück**, ils savent que notre victoire ne peut plus tarder et nulle vexation, nulle mesure de rigueur n'ébranlera leur certitude. Ils sont captifs, mais ils parlent, ils agissent comme s'ils étaient les maîtres et leur mépris affiché pour l'autorité allemande finit par s'imposer à leurs geôliers. A la nouvelle de l'armistice, leur joie éclate sans mesure. Pourtant l'heure de la délivrance ne sonnera pour eux que le **15 décembre**. Le **13 novembre**, l'installation des comités d'ouvriers et de soldats n'a rien changé au régime du camp. C'est le **25 novembre** seulement qu'un nouveau commandant adoucit la rigueur des consignes. Le départ pour **la France**, annoncé le **25 novembre**, n'aura lieu que le **15 décembre**, par **la Haye** et **Rotterdam**. Les hommes, pour la plupart, étaient rentrés plus tôt. Quelques-uns, proches des lignes, ont réussi à les franchir, dès le début de novembre. D'autres, moins heureux ont dû attendre, en Allemagne, la date fixée pour le rapatriement. Mais tous, officiers et soldats, ont témoigné pendant cette dure période, de la même énergie qu'au cours des longues années de guerre. Jamais, ils n'avaient désespéré de la victoire ; elle les a trouvés, tels qu'ils étaient partis. Tous, hélas, ne sont pas revenus. Une douzaine d'enfants de

**Historique du 68<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie**  
par Albert **RIVAUD** – Librairie **FOURNIER** – Paris - **1921**  
*numérisation : P. Chagnoux - 2009*

notre région dorment encore dans les cimetières allemands, près des ambulances ou des hôpitaux où ils sont venus mourir.

Telle a été la carrière du 68<sup>e</sup> régiment territorial. C'est dans la vallée de **l'Aisne** que le 68<sup>e</sup> a pris pour la première fois contact avec l'ennemi. C'est là qu'il est venu finir le **27 mai 1918**. La guerre s'est passée toute entière, pour le régiment poitevin, entre **l'Aisne** et **la Somme**, sur les confins de **l'Ile-de-France**. Du **Poitou** à **l'Ile-de-France** la route est longue. Pourtant, les pierres, les monuments, les paysages, parlent le même langage, attestent aux yeux la même civilisation puissante et délicate, que notre ennemi voulait détruire et que l'héroïsme français a su conserver.

Dans la lutte qui l'a sauvée, le 68<sup>e</sup> a joué un rôle, humble parfois, mais glorieux aussi, si on le mesure à la grandeur de l'effort et de l'abnégation qu'il a exigés. Tenir et travailler, telle a été la mission du régiment. Mais l'héroïsme ardent des jeunes n'a été possible que grâce à l'obscur sacrifice des anciens, par l'union étroite de tous, pour le salut commun. En ce moment même, le long exil cesse pour nos morts. Chaque jour, de pieuses cérémonies rassemblent, dans tous les villages du **Poitou**, les survivants autour des cercueils de leurs camarades, enfin ramenés dans la terre natale. Dans la joie de la victoire, notre pensée se reporte naturellement vers les amis qui ne sont plus et qui n'ont pas vu le jour de la délivrance. Que cette pensée nous aide à conserver pieusement l'union réalisée devant l'ennemi, à resserrer les amitiés nouées, sous la menace du péril commun, dans l'amour accru et fortifié de la petite patrie poitevine et de la grande patrie française.

-----o--O--o-----

## ANNEXE

On aurait voulu donner la liste complète de tous les combattants du 68<sup>e</sup> morts pour la France, ou grièvement blessés. Les archives du dépôt n'ont pas permis de la dresser d'une manière suffisamment exacte. C'est pourquoi on ne trouvera ici que les noms des officiers tués. L'auteur remercie tous ceux, officiers ou soldats, qui ont bien voulu lui communiquer des documents ou lui faire part de leurs souvenirs.

---o---

### État approximatif des pertes du 68<sup>e</sup> R. I. T.

1. **Du 10 août 1914 au 26 mai 1918** : 87 morts ; 317 blessés.
2. **Du 26 mai 1918 au 11 novembre 1918** : 170 morts ; 400 blessés.

### Officiers morts au champ d'honneur.

Lieutenant **MICHOT**,  
Capitaine **LAVAUD**,  
Sous-Lieutenant **VILLARET**,  
Lieutenant-Colonel **TORROLLION**,  
Capitaine **de BEAUREGARD**,  
Lieutenant **MOREAU**,  
Lieutenant **THOMAS**,  
Lieutenant **MARCHE**.

-----o--O--o-----